

Charles Zeitoun

Le Sang des Lumières

Roman

© 2026 Edition blanc-bleu
Kaplanski 3, Netanya 4244234

Tous droits de traduction, d'adaptation et de
reproduction interdits

ISBN 978-2-9589785-2-5

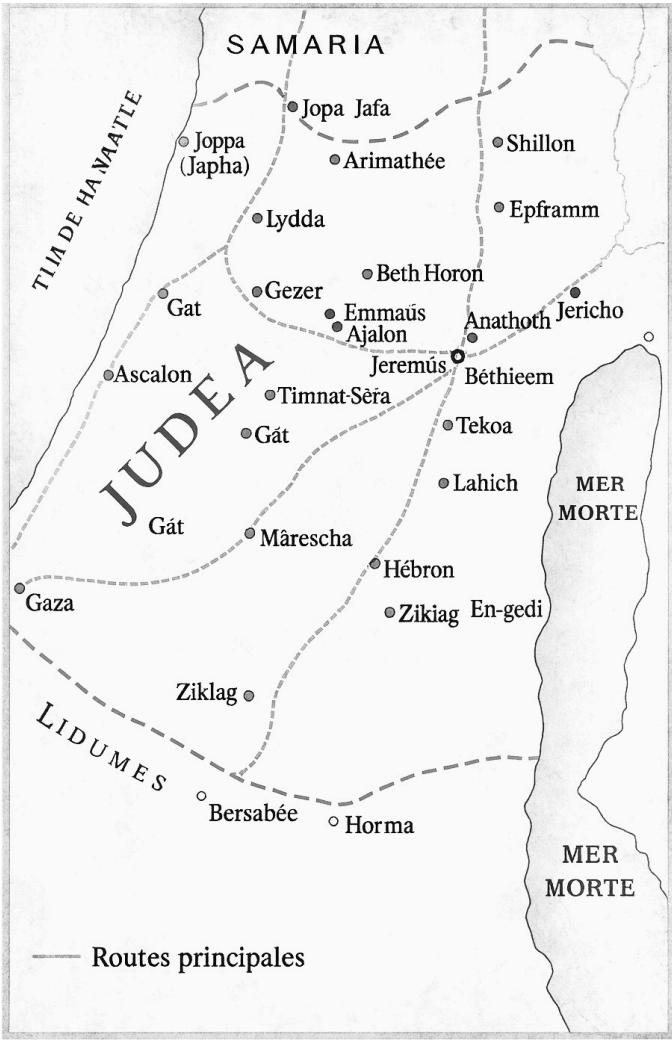
Pour Patricia Esther.

Du même auteur

- | | |
|------|----------------------|
| 2023 | Le Rouleau de Caleb |
| 2024 | L'ombre de Mardochée |

*Là où il n'y a pas d'hommes,
Efforce-toi d'être un homme.*

Maximes des Pères



Au cœur du IIe siècle avant notre ère, la Judée ploie sous le joug des Séleucides, héritiers d'Alexandre le Grand. Le roi Antiochus IV Épiphane impose par la force l'hellénisation des peuples conquis. La Loi des Hébreux vacille sous les coups de la tyrannie. Tandis que les notables se divisent entre collaboration et résistance, un vent de révolte se lève dans les collines de Judée. C'est à cette époque de fer et de feu, de trahisons et d'espérance, que se situe notre histoire.

1.

Andronikos observe la maison d'Azaria avant d'en franchir le seuil.

Elle se trouve à Anatot, au nord-est de Jérusalem, sur les hauteurs qui dominent les vallons en direction du désert. On y accède par un chemin pierreux, en quittant la route de Beit Anya, qui serpente entre terrasses en friche et oliviers nouveaux.

Rien ici n'est fait pour séduire. Des jarres fendillées alignées sous l'auvent. Des murs épais. Un toit bas, recouvert d'argile sèche. Des ouvertures si étroites qu'elles semblent vouloir tenir le monde à distance.

Il demeure un instant immobile.

Puis appelle :

« Il y a quelqu'un ? »

À l'intérieur, l'air est lourd, presque monacal. Il sent la suie, l'huile, le goudron, le bois ancien. Une table massive occupe le centre de la pièce, patinée par les années. Dans une niche, quelques rouleaux de peau et de vieux papyrus reposent à l'abri d'un rideau de chanvre, comme des objets trop précieux pour être exposés.

Tout ici — les meubles usés, la paille sèche entre les poutres — respire la même rigueur que l'homme qui y habite : une vie d'ascèse, sans compromis ni artifice.

« Par ici », répond le vieux scribe.

Andronikos contourne la maison et l'aperçoit sous un portique, assis à l'ombre sur un siège bas.

Azaria l'observe.

Un Grec.

Un homme de naissance noble.

Un lettré, mais issu d'un autre peuple.

Andronikos s'incline.

« Maître, c'est un honneur d'être ici. »

Il s'approche et tend un étui de cuir patiné.

« J'ai apporté quelque chose. Pas pour acheter ta confiance, simplement parce que certaines paroles doivent survivre aux rois comme aux empires. »

Le vieux scribe tend la main sans hâte. Il ouvre l'étui avec précaution. À l'intérieur, un parchemin jauni, noué d'un cordon de lin.

« La Sagesse de Ben Sira¹... recopiée à Antioche il y a une dizaine d'années. Mon père l'a conservée. Il l'a soustraite à la censure, avant qu'elle ne soit mise à l'index ou brûlée. »

Les doigts d'Azaria effleurent le cuir, le cordon, puis la matière fragile de l'écrit. Un instant, son austérité se fissure. Dans ses yeux passe une lueur — de surprise, peut-être... ou quelque chose de plus ancien, de plus douloureux.

« Ben Sira... Ce sont de bonnes paroles. »

Il lève les yeux vers Andronikos.

« Mais les bonnes paroles n’effacent pas la méfiance. Ni chez nous, ni chez les Grecs. Elles ne font que la rendre plus amère. »

Andronikos incline la tête. Il n’en attendait pas moins.

« Je ne demande pas ta considération. Accepte seulement qu’un homme égaré puisse, parfois, trouver la lumière. »

Le silence s’installe.

Azaria roule lentement le parchemin, le replace dans l’étui.

Puis, presque à contre-cœur :

« Nous verrons. »

Andronikos comprend.

Pour gagner la confiance d’Azaria b. Asher, il ne suffira pas de parler juste. Il lui faudra aussi apprendre à se taire. À écouter.

Azaria invite le jeune homme à s’asseoir. À peine installé, il demande, sans détour :

« Dis-moi, que penses-tu de ce nouveau dieu ? »

Andronikos comprend aussitôt.

Ce « nouveau dieu » ne désigne ni une divinité grecque, ni romaine — pas davantage le Dieu d’Israël. Chez Azaria, les mots ne sont jamais innocents. Ils visent juste, toujours.

Il s’agit d’un homme de chair et de sang. Un homme dont l’ombre s’étend désormais sur tout le pays.

« Antiochus...

— Oui. Épiphanès. Celui qui se proclame dieu. »

Le vent traverse le portique. Les feuilles sèches frémissent dans la cour, comme un murmure.

Andronikos prend un instant.

« Il est fascinant, dit-il enfin. Érudit. Brillant, même. Mais instable. Il veut que l'empire parle d'une seule voix. Et pour cela, il est prêt à tout. »

Azaria ne le quitte pas des yeux.

Il connaît les Grecs. Leur goût du détour. Leur art de dire sans s'engager. Mais ici, il perçoit autre chose. Une franchise inattendue. Peut-être même une inquiétude.

« Il se prend pour un dieu vivant, reprend-il, en exigeant de chaque peuple qu'il dresse son effigie dans ses temples. Qu'on s'incline devant elle. Il croit que l'unité naît de l'effacement des différences — même celles que vous portez dans votre âme et dans votre chair. »

Puis, avec lenteur :

« Tu dis "vous". Tu sais donc que tu n'es pas des nôtres. »

Andronikos soutient son regard.

« Je suis né entre deux mondes. Deux langues. Deux fidélités. Je n'ai jamais eu le privilège d'appartenir à un seul. »

Il hésite.

« Mais je sais ceci : un roi qui prétend incarner un dieu finit toujours par exiger des sacrifices. Et ce ne sont jamais les puissants qui les paient. »

Azaria hoche la tête.

« Tu comprends plus que je ne l'aurais cru. C'est précisément ce qui m'inquiète. »

Andronikos fronce les sourcils.

« Pourquoi ? »

Le visage d'Azaria se durcit.

« Parce que ceux qui comprennent finissent presque toujours par se taire. Ou par devenir complices. »

Il se lève. Ses mains se joignent derrière son dos.

« Quand ils ne choisissent pas d'adhérer au mal par intérêt. »

Andronikos ne répond pas.

Azaria s'éloigne de quelques pas sous le portique. Sa silhouette se découpe dans la lumière. Son visage, lui, n'a rien perdu de sa dureté.

« Dis-moi encore une chose. Pourquoi cet intérêt si persistant pour notre foi ? Nos textes, nos lois, nos coutumes... Ce n'est pas la curiosité d'un érudit. C'est autre chose. Pourquoi ? »

Andronikos se lève à son tour. La question touche un point trop sensible pour être abordé à la légère.

« Parce que je cherche un lieu où la vérité ne cède pas sous la volonté des puissants. »

Il soutient le regard du vieil homme.

« J'ai connu les dieux de mon peuple. Je les ai même adorés. Tous ont mille visages. Tous se contredisent, se renversent, se travestissent selon les cités, les saisons, les rois. Chez nous, le divin est une invention politique. Une fable brillante. »

Azaria ne cille pas.

« Tu imagines que chez nous, il n'y a pas d'hommes derrière notre Dieu ? »

« Je crois qu'ici, Dieu précède l'homme. Qu'il le juge au lieu de le servir. »

Un temps.

« C'est cela qui m'attire. Et qui me trouble. »

Azaria détourne le regard. Sa mâchoire se crispe.

« Tu crois que cela suffira à faire de toi un Juif ? »

« Ce n'est pas mon but, répond Andronikos. Mais cela pourrait suffire à faire de moi un autre homme. Un homme qui cherche.

— Ou qui se cherche. »

Puis Azaria reprend, plus bas :

« Méfie-toi. Chez nous, la foi en un Dieu unique n'est pas une idée que l'on étudie. C'est un feu que l'on porte. Il éclaire et parfois, il brûle. »

Andronikos relève la tête.

« Peut-être que je cherche à brûler ce qui, en moi, ne signifie plus rien.

— Si tu te mens, tu risques ta vie.

— Et si je dis vrai ? »

Azaria suspend sa phrase.

« Alors c'est ton âme que tu risques. »

La nuit s'étend peu à peu sur les collines de Judée. Sous la lueur tremblante d'une lampe à huile, Azaria b. Asher et Andronikos poursuivent leur échange. L'ombre gagne la cour, mais ni l'un ni l'autre ne se lève.

Les doigts noués autour de son gobelet de terre cuite, le vieux maître rompt le silence.

« Ton roi, il ne nous attaque pas de front. Pas encore.

— Il pense pouvoir vous vaincre sans combattre, répond Andronikos. Il croit que votre âme cédera. »

Azaria hausse un sourcil.

« Par quels moyens ?

— Par la séduction. »

Il s'interrompt.

« Il répandra la culture séleucide comme on verse du miel sur du poison. Il élèvera les hellénisants, les comblera d'honneurs : gouverneurs, juges, officiers. Peut-être même comme prêtres dans votre Temple. Il séduira les hommes sans racines, avides de titres autant que de pouvoir. »

Il reprend :

« À Antioche, il a fait bâtir des stades, des théâtres, des lieux de jeux. Chaque année, il offre des fêtes, des danses, des concours.

— Et ici, en Judée ?

— Il fera de même. »

Un silence.

« Chaque fête entraînera un peu plus vos enfants. Chaque honneur arrachera un peu de vos traditions. Jusqu'au jour où votre différence leur semblera trop lourde, trop contraignante, voire honteuse. »

Sa voix baisse encore.

« Et alors, elle deviendra inutile. »

Dans sa main, Azaria serre le gobelet jusqu'à en blanchir les jointures.

« Quand les traditions cèdent, la foi suit. »

Andronikos acquiesce.

« Ce ne sera pas un choc. Ce sera une lente érosion. Antiochus ne cherche pas à vous vaincre. Il veut vous dissoudre dans le creuset grec. »

Le feu crépite dans le foyer qu'Azaria vient d'allumer. Une lueur danse sur les murs. Le vieil homme se redresse.

« Nous avons survécu aux pharaons, à Babylone. Nous survivrons aux chants de l'ivresse et aux stades de vanité. »

Il fixe Andronikos droit dans les yeux.

« Dis-lui cela, s'il t'écoute. »

Andronikos soutient son regard.

Il sait que le roi n'écouterà pas.

Il sait aussi qu'Azaria dit vrai.

*

Antioche.

Antiochus fait les cent pas.

L'adhésion à l'empire se mesure à deux choses : le poids de l'or versé en tribut et l'alignement des cités au modèle grec.

On lui rapporte pourtant que Jérusalem échappe à ces deux règles.

Un Temple plus imposant qu'un palais, un peuple qui ne plie pas. Et, à sa tête, un Grand Prêtre dont l'autorité semble relever d'une loi plus haute que celle des hommes, fussent-ils rois.

Dans les couloirs du pouvoir, on murmure que l'attachement obstiné aux coutumes anciennes freine l'essor de la cité.

Récemment, un homme proche du Grand Prêtre lui a promis en secret une Jérusalem nouvelle : hellénisée, disciplinée, prospère — et surtout plus généreuse envers le trésor royal.

Antiochus comprend.

Il ne s'agit pas de religion. Il s'agit de pouvoir. De déterminer qui, à l'avenir, gouvernera la ville sainte.